

SAMUEL BECKETT

LE MONDE
ET LE PANTALON

suivi de

PEINTRES DE L'EMPÊCHEMENT



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LE MONDE
ET LE PANTALON

© by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
1989 pour *Le monde et le pantalon*
1990 pour *Peintres de l'empêchement*
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1334-3

LE CLIENT : Dieu a fait le monde en six jours, et vous, vous n'êtes pas foutu de me faire un pantalon en six mois.

LE TAILLEUR : Mais, monsieur, regardez le monde, et regardez votre pantalon.

Pour commencer, parlons d'autre chose, parlons de doutes anciens, tombés dans l'oubli, ou résorbés dans des choix qui n'en ont cure, dans ce qu'il est convenu d'appeler des chefs-d'œuvre, des navets et des œuvres de mérite.

Doutes d'amateur, bien entendu, d'amateur bien sage, tel que les peintres le rêvent, qui arrive les bras ballants et les bras ballants s'en va, la tête lourde de ce qu'il a cru entrevoir.

Quelle rigolade les soucis de l'exécutant, à côté des affres de l'amateur, que notre iconographie de quatre sous a gavé de dates, de périodes, d'écoles, d'influences, et qui sait distinguer, tellement il est sage, entre une gouache et une aquarelle, et qui de temps en temps croit deviner ce qu'il aime, tout en gardant l'esprit ouvert. Car il s'imagine, le pauvre, que rien de ce qui est peinture ne doit lui rester étranger.

Ne parlons pas de la critique proprement dite. La meilleure, celle d'un Fromentin, d'un Grohmann, d'un McGreevy, d'un Sauerlandt, c'est de l'Amiel. Des hystérectomies à la truelle. Et comment en serait-il autrement ? Peuvent-ils seulement citer ? Quand Grohmann démontre chez Kandinsky des réminiscences du graphique mongol, quand McGreevy rapproche si justement Yeats de Watteau, où vont les rayons ? Quand Sauerlandt se prononce, avec finesse et — soyons justes — parcimonie, sur le cas du grand peintre inconnu qu'est

Bellmer, où cela retombe-t-il ? *Das geht mich nicht an*, disait Bellmer, que les écrits de Herr Heidegger faisaient cruellement souffrir. Il le disait fort modestement.

Ou alors, on fait de l'esthétique générale, comme Lessing. C'est un jeu charmant.

Ou alors on fait de l'anecdote, comme Vasari et Harper's Magazine.

Ou alors on fait des catalogues raisonnés, comme Smith.

Ou alors on se livre franchement à un bavardage désagréable et confus. C'est le cas ici.

Avec les mots on ne fait que se raconter. Eux-mêmes les lexicographes se déboutonnent. Et jusque dans le confessionnal on se trahit.

Ne pourrait-on attenter à la pudeur ailleurs que sur ces surfaces peintes presque toujours avec amour et souvent avec soin, et qui elles-mêmes sont des aveux ? Il semble que non. Les copulations contre nature sont très cotées, parmi les amateurs du beau et

du rare. Il n'y a qu'à s'incliner devant le savoir-vivre.

Achévé, tout neuf, le tableau est là, un non-sens. Car ce n'est encore qu'un tableau, il ne vit encore que de la vie des lignes et des couleurs, ne s'est offert qu'à son auteur. Rendez-vous compte de sa situation. Il attend, qu'on le sorte de là. Il attend les yeux, les yeux qui, pendant des siècles, car c'est un tableau d'avenir, vont le charger, le noircir, de la seule vie qui compte, celle des bipèdes sans plumes. Il finira par en crever. Peu importe. On le rafistolera. On le rabibochera. On lui cachera le sexe et on lui soutiendra la gorge. On lui foutra un gigot à la place de la fesse, comme on l'a fait pour la Vénus de Giorgione à Dresde. Il connaîtra les caves et les plafonds. On lui tombera dessus avec des parapluies et des crachats, comme on l'a fait pour le Lurçat à Dublin. Si c'est une fresque de cinq mètres de haut sur vingt-cinq de long, on l'enfermera dans une serre à tomates, ayant préalablement eu le

soin d'en aviver les couleurs avec de l'acide azotique, comme on l'a fait pour le *Triomphe de César* de Mantegna à Hampton Court. Chaque fois que les Allemands n'auront pas le temps de le déménager, il se transformera en champignon dans un garage abandonné. Si c'est un Judith Leyster, on le donnera à Hals. Si c'est un Giorgione et qu'il soit trop tôt pour le donner encore au Titien, on le donnera à Dosso Dossi (Hanovre). Monsieur Berenson s'expliquera dessus. Il aura vécu, et répandu de la joie.

Ceci explique pourquoi les tableaux ont tellement meilleure mine au musée que chez le particulier.

Ceci explique pourquoi *le Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac est à tant de chevets. L'œuvre soustraite au jugement des hommes finit par expirer, dans d'effroyables supplices. L'œuvre considérée comme création pure, et dont la fonction s'arrête avec la genèse, est vouée au néant.

Un seul amateur (éclairé) l'aurait